

Et moi, répartit Emilien, je ne souffrirai pas qu'elle soit paysanne, tandis que son frère Gilbert et sa sœur Léonie seront élevés dans le monde ! Quels que soient mes torts, je suis père, je l'aime, je veux son bonheur ! Je ne partage pas vos terreurs puérides. Marcelles s'habituerà à vivre à Paris ; l'accident d'aujourd'hui ne se renouvellera plus ; et, en tous cas, les calomnies d'une grossière populace ne changeront rien à ma volonté.

— Monsieur, dit Clarisse tout heureuse de l'alliance d'Ismène avec Corentine, la comtesse de Lersant ne désire, pas plus que moi, voir votre fille aînée paysanne. A l'instant, elle me promettait de m'aider à la faire élever dans la meilleure maison d'éducation de la Haute-Bretagne.

— Je ne retire pas cette parole, monsieur, dit la comtesse, je veux tout ce qui peut contribuer au repos de Clarisse.

— Marcelle n'est pas de votre famille, madame la comtesse, répliqua Emilien. Jamais elle ne profitera de vos libéralités.

Corentine s'interposa :

— Si je comprends bien, dit-elle, ces dames proposent de faire élever Marcelle à leurs frais.

— Oui, justement ! s'écria Emilien, et je n'y consentirai pas !

— Je vous remercie de vos bonnes intentions, mesdames, ajouta Corentine ; mais, grâce à Dieu ! Marcelle a du bien qui vient de sa mère et dont le revenu suffit à payer sa pension dans n'importe quel couvent de Bretagne. La Grainée-sur-Coësnon rapporte un millier de francs, sans compter l'augmentation que Jérôme Gillet le fermier proposera de lui-même au renouvellement du bail.

— J'oubliais absolument cette circonstance, dit la comtesse.

— Moi, dit Clarisse, je sais depuis peu de jours le nom de la Grainée, ferme située près du hameau de Lavignais qu'habite Corentine.

Emilien se promenait en trépignant, il se promettait de ne plus prononcer une parole, mais d'opposer une résistance absolue aux desseins de ces trois femmes qui se liguèrent, sous ses propres yeux, avec la prétention de disposer de Marcelle.

— Ma chère dame, demanda la comtesse à Corentine, y a-t-il dans vos environs quelque maison d'éducation convenable pour la fille de M. Durantais ?

— Oui, madame la comtesse, il y a le couvent de Notre-Dame-des-Fleurs. Les jeunes personnes des premières familles du pays y sont élevées, et Marcelle s'y retrouverait avec Mlles de Beauval, qu'elle a bien connues dans sa première enfance chez nous.

— Parfaitement ! dit la comtesse avec la plus grande assurance ; je ne vois plus désormais quelle objection pourrait faire M. Durantais ; notre pénible débat va se terminer à l'amiable.

A ces mots, elle se rassit et s'adressa directement à Emilien que la politesse força de se rapprocher :

— Vous finissez toujours, lui dit-elle d'un ton persuasif, par accepter les bonnes raisons et par prendre le parti le plus sage.

Emilien fut sur le point de répliquer avec aigreur :

— Permettez-moi d'achever ! ajouta vivement Ismène. Votre Marcelle a un revenu, vous le consacrez à son éducation, c'est de toute justice. Elle ne peut vivre loin de son pays, elle y retournera ; sa chère nourrice ira souvent la visiter à Notre-Dame-des-Fleurs ; leurs cœurs à toutes les deux seront satisfaits, sans que pour cela votre enfant soit condamnée à être paysanne. Marcelle a une aversion injuste pour Clarisse ; elle grandira loin d'elle, mais peu à peu son jugement se rectifiera et son antipathie finira par faire place à une estime affectueuse. Pendant ses vacances, elle apprendra à connaître et à aimer sa jeune belle-mère.

— Oh ! Dieu vous entende, s'écria Clarisse avec effusion.

— Dès aujourd'hui, dit Corentine, l'enfant saura que Mme Durantais n'a jamais voulu que son bien.

Emilien se sentit ému tout à coup. L'accord de Clarisse et de Corentine le touchait, et la paysanne lui prenait la main en ajoutant :

— Nous sommes trois à vous prier de nous accorder la paix de l'âme, et Jeanne-Marcelle vous en prie aussi par ma bouche. Ce que nous demandons est pour le bonheur de l'enfant, pour le vôtre, pour celui de votre jeune femme, pour la satisfaction de Mme la comtesse.

Emilien hésitait encore ; il craignait d'avoir l'air de céder aux menaces d'Ismène, dont les justes reproches l'avaient profondément blessé ; mais, par quelques paroles gracieuses, elle eut le don de le désarmer, et Clarisse ramena Marcelle en lui disant :

— Joins tes prières aux nôtres : ton père t'accordera de retourner en Bretagne avec Corentine.

— Emilien, ajoutait alors la fière paysanne, vous m'avez toujours dit que vous m'aimiez comme une sœur.

— Je le répète, et je m'honore de le répéter hautement.

— Ne me refusez donc pas ma première demande sérieuse, et, si ce n'est point par amitié pour moi, que ce soit pour l'amour de votre fille Marcelle !

— Tu veux donc me quitter, mon enfant ? dit Emilien à la petite fille ; tu te plains d'être malheureuse dans la maison de ton père ?

Marcelle rougit, ne sut que répondre à ce doux reproche et se troubla. Elle était à peine remise de sa terrible crise nerveuse, elle se prit à trembler.

— De grâce, Emilien, ne faites pas comme moi ! s'écria Clarisse effrayée.

— Enfant, dit Corentine, réponds que tu aimes ton père de tout ton cœur et remercie-le de te permettre de partir avec moi !

Marcelle se jeta au cou d'Emilien, qui se garda bien de l'attrister par aucune autre question imprudente.

Il partageait enfin toutes les appréhensions de Clarisse et de Corentine ; il reconnaissait que le médecin n'avait rien exagéré, il remerciait la comtesse elle-même, qui lui dit avec un sourire :

— J'étais bien sûre, monsieur Durantais, que nous ne tarderions pas à être d'accord.

Ainsi, après une altercation fort vive, après un échange de reproches sévères, la scène avait le plus heureux dénouement.

Marcelle savait déjà qu'elle devait entrer comme pensionnaire au couvent de Notre-Dame-des-Fleurs ; elle s'y résignait de bonne grâce. Corentine voulut qu'elle embrassât Clarisse et Ismène.

La sauvage petite fille n'hésita point.

Corentine exigea encore qu'elle demandât pardon à sa jeune mère de tous les chagrins qu'elle avait pu lui occasionner.

— Maman, dit aussitôt Marcelle, pardonnez-moi d'avoir été méchante ; je vous promets, quand je reviendrai aux vacances, d'être bien soumise et bien sage.

Clarisse tendit les bras à Corentine, et, après une étreinte fort tendre de part et d'autre, elle lui dit avec émotion :

La Meilleure Part. — Vol. 5^e, No. 4.

— Croyez fermement, ma chère dame Morgan, que je ne serai jamais une marâtre pour Marcelle ; je l'aime, je l'aime, n'en doutez pas. Plus tard, elle s'en apercevra bien.

La comtesse de Lersant se retira laissant Clarisse et Corentine occupées des préparatifs du voyage.

Emilien dut retourner à ses travaux.

Bientôt après, Marcelle dit adieu à son petit frère et à sa petite sœur, embrassa pour la dernière fois Clarisse et suivit Corentine, qui la mena d'abord au cimetière Montmartre.

La Bretonne pieuse allait remplir un pieux devoir.

Déjà sa place de retour était, par les soins d'Emilien, arrêtée à la malle-poste ; elle mit à profit les instants, ne voulant pas retourner en Bretagne sans s'être agenouillée sur la terre qui recouvrait les dépouilles mortelles de Jeanne-Marcelle Faron, dame Durantais, l'amie de sa jeunesse, la mère de l'enfant chérie qu'elle venait de sauver.

XXV.

LES DEUX TOMBES.

Les gardiens, fossoyeurs ou jardiniers du cimetière, gens indifférents par métier et par habitude aux douleurs les plus vraies, virent entrer Corentine conduisant par la main Marcelle en son costume de petite jeune personne.

La grande coiffe blanche de la nourrice et son déshabillé qu'on apercevait, quand se dérangeaient les plis de sa longue pélicie noire, attirèrent nécessairement l'attention des oisifs. En ce moment, l'ouvrage ne donnait pas.

Point de convois, point de bruit. Quelques chants d'oiseaux et le bruissement des feuillages rompaient à peine le silence des longues allées qui aboutissent au rond-point d'entrée dont une croix de pierre occupe le centre ; mais la brise apportait de Paris les grondements confus des flots humains.

En Saint-Loup, les vents du large apportaient parfois de même, au champ du repos, les clameurs de la mer agitée.

Dans les harmonies de la nature, l'éloignement donne des teintes semblables à des objets et à des lieux divers : ciel, terre, mer, tout prend la couleur azurée de l'infini. De même, au lointain, forêts, déserts, flots et cités, disent un chant pa-

reil sous le calme béni qui fait l'azur à l'horizon comme un firmament.

Corentine, recueillie dans sa pieuse douleur, entendit ce bruit du silence avec une impression douce et favorable. Paris ne troublait pas le sommeil des morts ; Paris, de sa grande voix laborieuse, récitait le même hymne que les prairies, que les bois, que l'Océan.

La Bretonne s'agenouilla donc au pied de la croix de pierre et dit à Marcelle :

— Prions d'abord pour tous ceux qui reposent ici, mon enfant ; prions surtout pour ceux qu'on oublie, avant d'aller prier sur la tombe de celle que nous n'oublierons jamais.

Marcelle obéit, plia les genoux et fit le signe de la croix.

Auprès de la porte s'engageait une conversation entre les employés subalternes qui venaient de remarquer Corentine :

— Quelque bonne femme qui a apparemment un parent dans la fosse commune, dit un vieux jardinier assis sur son arrosoir.

— Elle pourrait y aller au lieu de demeurer à l'entrée, répartit un fossoyeur.

— Peut-être qu'elle ne sait pas le chemin, dit la mère Capucin, marchande de gâteaux qui, le matin, faisait office de cantinière pour les ouvriers marbriers.

— Dam ! j'irais bien la renseigner, moi ! fit le père Pitois.

— Minute ! l'ancien. De quel pays est-elle, à votre idée ?

— Proche Dol ou Pontorson, Haute-Bretagne, du côté de la Normandie, ça se voit à la coiffe ; j'ai fait un tour par là dans mon jeune temps....

— Tiens ! elle se lève !.... Elle a l'air de chercher son chemin !

Corentine n'eut pas besoin de guide. Au bout d'un instant, sans hésiter, elle se dirigea vers la tombe où reposait sa sœur de lait ; et là, elle dit à Marcelle :

— C'est ici !.... c'est ici, ma pauvre petite. L'enfant fondit en larmes.

La paysanne, profondément émue, était à genoux, évoquant le passé, promettant d'être jusqu'à la fin fidèle à sa parole jurée, et de tenir lieu de mère à la fille d'Emilien.

— Ma sœur, Jeanne-Marcelle, inspire-moi, aide-moi, disait-elle. Je te prie de venir en âme me parler, comme tu me parlais au bord du Coësson. Je ne suis qu'une simple paysanne bien ignorante. J'aime ta fille plus que mes deux en-

fants ensemble. Tu le sais, tu le vois.... Mon Dieu ! je puis me tromper. Je t'obéis, je la ramène au village encore une fois.... Mais après, ma sœur, après ?.... Viens, Jeanne-Marcelle, viens, commande.... Apprends-moi ma route, éclaire mon entendement.... Tu as la lumière du ciel, toi, devant les yeux, tu connais la vérité ; qu'est-ce que je connais, moi ? Rien. Je ne puis que l'aimer, et je l'aime.... je l'aime plus que je ne t'aimais, toi, ma pauvre sœur, qui es morte loin du pays !

Longtemps les yeux baissés vers la terre, Corentine parla ainsi ; de longtemps elle ne put s'occuper de l'enfant qui pleurait à ses côtés ; mais enfin, lorsqu'elle eut prié fraternellement, avec une effusion, avec une foi qui eussent donné vie au marbre, enfin, elle se tourna vers Marcelle, essuya ses larmes et lui dit d'un ton doux comme une mélodie du pays :

— Il faut honorer les morts sans pleurer sur eux. Ta mère, mon enfant, est au ciel parmi les anges ; elle doit être contente de nous, elle nous entend, elle te bénit. Recueille-toi pour recevoir ses bénédictions, et au lieu de t'affliger, félicite-la de toute ton âme d'être dans la compagnie bienheureuse des saints du Paradis auprès du bon Dieu.

Marcelle, imitant Corentine, baisa la pierre tombale, y posa une couronne d'immortelles et se releva radieuse.

— Adieu ! ma sœur ! adieu ! fit la Bretonne avec ferveur, prie pour nous ! protège-nous toujours !

— Adieu, ma mère ! murmura la jeune fille....

Elles s'éloignèrent en se tenant par la main, gagnèrent une allée déserte et se reposèrent un instant :

— Mon Dieu ! dit alors Corentine, pourquoi ne savons-nous pas où trouver les tombes de la mère de Pierre-Paul, de ses frères et de ses sœurs !

Marcelle tressaillit.

— Mais ils n'en ont pas, sans doute M. Joseph Roverin était trop pauvre.... ajouta la Bretonne avec tristesse, il a écrit lui-même dans ses mémoires qu'il n'a pu acheter de terrain.

Et, malgré ces paroles, Corentine regardait autour d'elle, cherchant une inscription perdue dans le labyrinthe mortuaire :

— Rien ! rien !.... rien que des tombes muettes ! murmurait-elle. — Ma sœur, ma tendre sœur, guide-nous ; où aller ?

Un des fossoyeurs passa.

La prière de Corentine, les vœux de Marcelle

avaient-ils été entendus ? Cet homme fut-il conduit vers elles par l'âme céleste qu'elles invoquaient ? Ou bien une vaine curiosité, ou enfin le misérable appât d'un pourboire, le rendit-il bienveillant ?

— Bonne mère, dit-il, vous me semblez inquiète de la place d'un parent ou d'un ami ?

— Oui, mais je crains qu'ils ne dorment tous dans la fosse commune.

— Leur nom, sans vous commander ?

— Roverin ! dit Marcelle.

— Roverin ! une mère et quatre enfants, fit le père Pitois.

Corentine tressaillit, leva les yeux au ciel et remercia l'âme de sa sœur Jeanne-Marcelle :

— C'est toi qui le veux ! Merci ! dit-elle à demi-voix.

— Une mère et quatre enfants, oui, oui, c'est cela, disait Marcelle avec une joie enfantine ; eh bien ?... Ils ne sont pas dans la grande fosse ?...

— Les Roverin ! Ah ! par exemple ! répartit l'homme du cimetière.

Corentine l'interrogeait à son tour :

— Eux dans la fosse commune !.... D'où arrivez-vous donc, ma pauvre Bretonne, car vous êtes Bretonne, pas vrai ?

— Oui, mais.... parlez !....

— Les Roverin ! c'est moi qui soigne leur tombe, eh ! eh ! je ne m'en plains pas, au moins, et je me flatte qu'elle est proprement tenue....

Suivez-moi.

— Mais, s'écria Corentine, qui vous paie ?

— Une jeune et belle dame....

— Une marquise, pas vrai ?

— Marquise, je ne dis pas non.

— Son nom, son adresse ? reprit la Bretonne avec feu.

— Connais pas ! répondit le fossoyeur.

— Ecoutez, mon ami, voici mon nom et mon adresse à moi, en Bretagne ; promettez-moi de m'écrire ce que je vous demande dès que vous le saurez.

Le père Pitois promit, remercia du pourboire qu'il recevait, et laissa Corentine avec Marcelle devant le tombeau des Roverin.

Parmi les noms qu'elles y lurent inscrits ne se trouva point celui de Clarisse.

— La sœur de Pierre-Paul n'est pas morte ! dit aussitôt la fermière, sans cela elle reposerait ici à côté de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Clarisse Roverin n'est pas morte, sans cela cette tombe ne serait pas entretenue avec tant de soin filial !.... Elle vit, Marcelle, et elle est

la digne sœur de son frère, car elle n'oublie pas ses morts !....

Après une courte prière, Marcelle et Corentine sortirent du cimetière avec l'espoir que, grâce au fossoyeur, Pierre-Paul ne tarderait pas à être fixé sur le sort de sa sœur Clarisse.

L'heure du départ approchait ; elles forcèrent le pas et arrivèrent juste à temps dans la cour de la poste où les attendait Emilien.

Il put à peine dire à Corentine :

— J'ai cédé à vos desirs, ma chère amie, je vous confie de nouveau Marcelle, mais qu'il ne soit plus question de ce petit bon ami Roverin dont vous m'avez parlé !.... Je sais bien que Notre-Dame-des-Fleurs est à quatre bonnes lieues de Saint-Loup, cependant....

Le courrier qui fit monter Corentine en voiture, Marcelle qui disait adieu à son père, interrompirent en même temps ses recommandations.

La malle-poste partit.

Corentine, pensive, se demandait si son devoir rigoureux l'obligeait à se placer comme un obstacle entre Pierre-Paul et Marcelle.

— M. Emilien ne se doute même point de ce que c'est Pierre-Paul ; mais il ne veut pas que sa fille soit paysanne, et Pierre-Paul, au contraire, ne peut être que paysan. A l'avenir, je tromperais la confiance de M. Emilien en favorisant leur inclination. Oui.... Et Marcelle ne serait pas avec moi, s'il pouvait me croire capable de lui désobéir !.... Jeanne-Marcelle, pourtant, m'avait recommandé à son lit de mort de retenir sa fille au village, je l'ai toujours voulu, je le désire !.... Et elle, ma sœur, elle qui a entendu notre prière tout à l'heure, elle qui nous a fait conduire à la tombe de Mme Roverin, ne vient-elle pas de nous répéter encore ainsi sa volonté !.... Pour me conformer aux ordres du père de Marcelle, vais-je violer ceux de sa mère ?...

Ainsi méditait avec exaltation la pieuse Bretonne ; mais sa foi vive, ses espérances ardentes et jusqu'à ses convictions les mieux raisonnées, rien ne pouvait l'aveugler au point de lui faire trahir un devoir.

Or, les instructions d'Emilien étaient claires et précises.

— Non ! non ! se dit-elle enfin, je ne puis que m'abstenir après avoir déclaré à Pierre-Paul toute la vérité !.... Et ensuite, à la garde de Dieu ! Jeanne-Marcelle m'a entendue ; la mère de Pierre-Paul a dû m'entendre aussi !.... Est-ce

à moi de désobéir, de tromper !... S'il faut un miracle, le miracle se fera !...

Corentine savait au besoin s'armer de patience ; elle se résigna en chrétienne. Sans renoncer à aucune de ses espérances, elle résolut d'attendre que Marcelle fût tout à fait en âge de raison. D'abord, et avant toutes choses, elle devait respecter la volonté formelle de M. Emilien Durantais.

Le dimanche, à la grand'messe, les gens de St-Loup furent étonnés de ne pas voir Corentine à sa place ordinaire à côté de sa fille Renée. On s'enquit d'elle dès la fin de l'office.

Morgan et ses enfants furent bien obligés de répondre qu'elle était à Paris.

— Et pourquoi ?... Pourquoi ?... Depuis quand ?

— *Corepus drôle !* vous êtes *ben* curieux !... mêlez-vous de vos affaires ! disait Morgan.

Renée balbutiait et rougissait. Tanguy gardait le silence.

— Corentine à Paris ! Encore quelque malheur arrivé à Marcelle !... Ça tournera mal, vous verrez !... ce M. Emilien Durantais est si fier !...

— S'il n'était que fier !...

— Je n'ai pas oublié, moi, ce qu'en disait la Bernarde à l'époque...

— La Bernarde et tous les Roverin ont changé d'avis du depuis...

— Bon ! bon ! il arrive plus d'une fois que le premier sentiment est le meilleur.

Langues bonnes et mauvaises s'agitaient avec une activité accrue encore par la réserve des Morgan.

Le lendemain lundi, cinquième jour de l'absence de Corentine, ce fut bien pis quand Pierre-Paul vint prier son oncle de lui prêter cent écus pour faire le voyage de Paris.

— Cent écus, *corepus drôle !*

Le bonhomme commença par refuser net, la mère Gervais poussa les hauts cris, les cousins et cousines ouvrirent de grands yeux ; la vieille Bernarde, comme bien on pense, fit dans sa cheminée un formidable carillon. Pierre-Paul insista.

— A quoi diable songes-tu donc ! s'écriait Gervais. Oublies-tu que, par son testament, mon frère Joseph te défend d'aller à Paris.

— Non, mon oncle, je n'oublie rien, et je me conformerai aux volontés de mon père, qui me défend seulement de jamais quitter l'état de paysan pour me fixer dans une ville. Je me ferais

simple journalier ou valet de ferme plutôt que de lui désobéir ; mais j'ai besoin d'aller à Paris, et avec votre permission, il faut que j'y aille.

— Nous diras-tu pourquoi, au moins ? demanda l'oncle Gervais fort adouci.

— Oui, pourquoi ? répéta la Bernarde en cessant son vacarme.

— Ce n'est pas mon secret.

— Quelque histoire de Marcelle, bien sûr ?

— Je ne dis pas non ; mais n'est-elle pas notre amie à tous ? Et si je peux la servir, elle, ou nos voisins Morgan, faut-il que je reste tranquille ici, quand il me suffira peut-être bien d'aller à Fougères d'où je serai de retour ce soir ?

Bon gré mal gré, chacun finit par céder aux désirs du jeune gars, qui se trouvait avec Jacques Morgan, Renée et Tanguy, devant le bureau de la poste, lorsque la malle s'y arrêta.

Au lieu de recevoir une lettre, ils se virent en présence de Marcelle et de Corentine. Ils poussèrent des cris de joie tous en même temps, et il y eut là un moment d'effusion difficile à décrire.

Les alarmes de Pierre-Paul et des Morganse dissipèrent ; Marcelle gracieuse et bien portante leur souriait avec bonheur ; toutes leurs craintes, tous leurs affreux soupçons s'évanouirent.

Ils furent charmés des récits de Corentine qui, sans déverser le moindre blâme sur Emilien, loua chaleureusement la comtesse et sa fille, madame Clarisse, la jeune femme à M. Durantais.

Pierre-Paul était triste pourtant, lorsqu'à l'heure du souper il rentra au Moire, où il commença par rendre à son oncle les cent écus destinés à son voyage.

— Eh bien ! demandèrent tous les Roverin à la fois, parleras-tu maintenant ?

— Marcelle est de retour, mais elle n'est pas avec les Morgan à la Plantelle. Marcelle vient d'entrer au couvent de Notre-Dame-des-Fleurs, où elle sera élevée comme une demoiselle de famille avec Mlles Laure et Suzanne de Beauval. Elle est babillée à la parisienne...

Ici Pierre-Paul, découragé par Corentine, poussa un profond soupir ; mais, accablé de questions, il dut entrer dans le détail de tout ce qui était arrivé à Marcelle.

A la fin, s'interrompant lui-même :

— Pardonnez-moi, mon oncle, s'écria-t-il, j'oubliais de vous donner une bonne nouvelle...

— Ta sœur Clarisse ? interrompit Gervais avec émotion.

— Elle vit encore ! Corentine en a la preuve ?

La Bernarde joignit les mains en tremblotant. Et Pierre-Paul raconta la visite de Corentine et de Marcelle au tombeau des Roverin, dans le cimetière Montmartre.

Le *De profundis* fut récité en commun.

— Pour le repos des âmes de mon frère Joseph, de sa femme et de ses enfants !... avait dit Gervais.

Et quand la prière des morts fut achevée :

— Vive la marquise ! et vive ma nièce Clarisse !... s'écria le bonhomme avec chaleur. Ah ! par la permission de Dieu, les Roverin de Paris ont aussi une tombe. Sur ma foi, mes enfants, de tous mes chagrins le plus gros était de penser qu'ils étaient pele-mêle dans le grand trou avec ceux qui n'ont ni parents ni amis...

C'était à peine si les enfants de Gervais et sa femme le comprenaient ; mais Pierre-Paul, vivement ému, serrait la main de son digne oncle, et la Bernarde tremblotait de joie en disant :

— Une tombe !... et mademoiselle Clarisse vivante !... La Corentine, mon doux Jésus ! a fait un *ben* heureux voyage.

Ensuite, pendant plusieurs mois, on attendit au Moire, comme à la Plantelle, la lettre promise par le fossoyeur. Cette lettre n'arriva jamais car dès le premier soir, au cabaret de la mère Capucin, cantinière des croque-morts, l'indifférent Pitois avait allumé sa pipe avec l'adresse de Corentine.

Et d'un pas égal le temps avait marché.

Trois ou quatre fois, pour l'acquit de sa conscience, Pierre-Paul proposa d'aller à Paris à la recherche de sa sœur Clarisse.

— Attends d'être majeur, ça vaudra mieux ; lui répondait toujours l'oncle Gervais. Si nous avons crainte qu'elle fût dans la peine, je te dirais : Cours bien vite ! Par bonheur, il n'y a pas de risque ; la marquise qui l'a accueillie et qui fait si bien entretenir le tombeau de sa mère ne la laisse manquer de rien. Et puis après, entre nous, j'ai encore un tas de bonnes raisons pour vouloir que tu sois un homme fini avant de te montrer chez des gens fiers qui ne t'ont jamais écrit ce qui s'appelle un chiffon de lettre. Raison de plus, mon gars, pour ne pas négliger tes livres, m'entends-tu bien ? Sois savant, pire que leurs messieurs de Paris !... Ah ! mais... faut pas que ta sœur ait honte de son frère le paysan ; au contraire, voilà !

Encore que Gervais ne dit point ce qui lui semblait être le point capital, — encore qu'il ne fit aucune allusion aux motifs du rigide systè-

me d'économie qu'il pratiquait alors, Pierre-Paul se laissa convaincre de bonne grâce.

Gervais n'eut pas trahi sa pensée secrète pour venir à bout du jeune gars ; mais, en madré compère, il eût trouvé au besoin cent arguments bons ou mauvais ; Pierre-Paul, qui n'était séparé du couvent de Notre-Dame-des-Fleurs que par quatre fortes lieues, ne le réduisit pas à prendre la peine de les chercher et suivit très volontiers tous ses conseils.

Le jeune gars avait aussi d'excellentes raisons pour attendre ; il prévoyait que Marcelle, après la fin de ses études, retournerait définitivement à Paris :

— C'est alors que j'irai, moi, se disait-il, et je veux que M. Emilien soit étonné de ce que peut savoir un simple paysan qui n'a pas peur de piocher dans les livres.

L'ardeur de Pierre-Paul pour l'étude redoubla, et cette fois de l'assentiment général.

Gervais et les Roverin applaudissaient tout haut ; Corentine et les Morgan approuvaient tout bas ; le maire Mathurin Gillet, son neveu Jérôme et le maître d'école Blaise Cordon, se répandaient en éloges ; le curé, son vicaire, le notaire et le médecin ne trouvaient rien à reprendre aux progrès du petit père, dont M. de Beauval et ses fils secondaient activement les efforts.

Les études, bien entendu, ne nuisaient pas aux récréations.

.....
Ah ! comme le chien Plantiau savait le chemin du couvent de Notre-Dame-des-Fleurs.

XXVI.

NOTRE-DAME-DES-FLEURS.

Le couvent de Notre-Dame-des-Fleurs, situé à peu de distance du chemin de Fougères, à Saint-Malo, s'élève sur une colline solitaire d'où l'on aperçoit au levant les Dames-Plorées, et un peu sur la gauche, dans le fond, l'humble clocher d'ardoise du bourg de Saint-Loup. Des bois et des vergers s'étendent au midi ; et, si le temps est calme ou lorsque règnent les vents pluvieux, l'on entend distinctement les cloches de la ville ; mais les brises d'est et de nord n'apportent que les rumeurs douces et confuses de la campagne, le chant des oiseaux, le cri du grillon, le murmure des eaux et des feuillages.